

BYRRH

VIN TONIQUE et APERITIF

Agents: PAUL GELPI & SONS, New Orleans

RECOMMANDE AUX FAMILLES VENTE EN 1912 11,000,000 DE BOUTEILLES L. VIOLET. THUIR, FRANCE

BYRRH

Les pertes allemandes devant Verdun

Témoignages de prisonniers

Si l'on ne peut évaluer d'une manière exacte les pertes allemandes de ces jours-ci, tous les témoignages s'accordent à reconnaître qu'elles ont été, en certains endroits du front de Verdun, formidables. Les journaux d'Outre-Rhin l'avouent à demi-mot, mais les prisonniers allemands le confessent sans réticences et avec des précisions formelles.

Un prisonnier de la 10e compagnie du 12e régiment d'infanterie, par exemple, a fait les déclarations suivantes:

Le 21 février, alors que ma compagnie n'avait pas encore été engagée, elle comptait 200 fusils. Vingt-quatre heures plus tard, elle était réduite à un officier et 70 hommes. C'est miracle que mes camarades et moi-même ayons échappé au massacre. Le feu de l'artillerie et la précision du tir de l'infanterie française ont causé de semblables ravages dans presque toutes les autres compagnies.

Dans la nuit du 25 au 26, le 105e régiment d'infanterie, appartenant à la 30e division allemande, prit position pour l'attaque. Écoutez un prisonnier qui appartenait à cette unité:

Le 26, dit-il, trois bataillons tentèrent l'assaut du bois du Chaufour. Les Français nous laissèrent avancer, puis tout à coup ils déclenchèrent des feux de mitrailleuses si puissants que des rangs entiers furent fauchés. Nous étions complètement pris de flanc. Il y eut un instant d'arrêt qui nous fut fatal. Les victimes s'amoncelèrent sur le sol. Alors le régiment tourbillonna, se dispersa et s'échappa comme il put avec d'énormes pertes.

Je n'eus que le temps de m'aplatir sur le sol et de faire la mort. A la nuit, je me glissai à travers les bois, mais j'étais si désorienté que je ne pus retrouver ma compagnie. J'étais ainsi pendant deux jours, et ce n'est que le 29 au matin qu'une patrouille française me découvrit et m'amena dans vos lignes.

Un autre prisonnier du 24e régiment d'infanterie décrit à peu près le même spectacle.

Le 27, un bataillon fut chargé d'enlever le bois à l'est du fort de Douaumont. A gauche du 24e, les compagnies du 30e bataillon de chasseurs allemands soutenaient l'attaque.

Nous réussîmes, explique le prisonnier, à franchir la lièze des bois, mais, à partir de là, impossible de progresser. De toutes parts, les mitrailleuses françaises se mirent à crépiter. Des feux croisés très habiles brisèrent net notre élan et nous obligèrent à battre en retraite. Mais à quel prix! Les deux tiers de notre effectif furent atteints. Blessé, je ne pus être délogé par mes camarades, et c'est ainsi que, dans la soirée du 27, je tombai entre vos mains.

Les attaques menées hier contre le village de Douaumont ont aussi coûté extrêmement cher aux Allemands. Voici le récit qu'un capitaine du 4e chasseurs à pied nous a fait des événements auxquels il a assisté: Les Allemands tentèrent hier 2 mars, sur un front de cinq kilomètres, une attaque furieuse dont Douaumont était le principal objectif. Les éléments de deux divisions fraîchement amenées sur le terrain se ruèrent contre nos organisations, à partir de seize heures, après un marmitage inouï.

Je dois dire que nos adversaires montrèrent une bravoure tenace, mais nos chasseurs firent une fois de plus honneur à leur renom et une véritable hécatombe d'ennemis fut leur récompense. Il y en avait des monceaux jusque dans nos fils de fer. Des combats à courte distance et même des corps à corps, décisifs en quelques points, nous donnèrent l'avantage.

Un peu plus tard, je fus blessé à la tête par un éclat d'obus. Du moins avant de quitter le champ de bataille j'ai pu constater la bonne besogne exécutée par nos chasseurs dont le mordant au cours de ces épisodes fut merveilleux. Bien que nous ayons aussi éprouvé des pertes au cours de ces actions, elles sont de beaucoup inférieures à celles de l'ennemi.

Une Exposition Impériale Anglaise en 1917.

Dans sa dernière édition hebdomadaire, le Times publie le plan d'une Exposition des industries de l'Empire qui aura lieu à Londres en mars, 1917. Cette exposition sera installée dans un Palais de l'industrie qui sera le plus grand palais d'exposition du monde. Les manufactures de l'Empire anglais sont dès maintenant invitées à y retracer des compartiments. 10 pour cent de la superficie serait déjà réservés.

L'Arrêt sur la Marne

A la Mémoire de Charles Péguy

L'AGRESSION

I.

(Suite.)

L'armée était la veille éblouissante à voir Comme un soleil de grande fête, Avec ses officiers chamarrés à sa tête Et ses drapeaux brodés du gothique aigle noir.

Quelle autre infanterie eût pu comme la sienne Rehausser l'éclat sourd d'un uniforme bleu Par ces cols, ces revers, citron, oranges, feu, Qui donnaient tant de lustre à la morgue prussienne?

Ses hussards, ses dragons, par leurs claires couleurs, Faisaient d'un bout-selle un frisson dans des fleurs; Ses cuirassiers passaient, entourés de silences; Ses uhlans pompadour, vêtus de tous les verts, Semblaient capter l'azur dans le fer de leurs lances Et le cuir des schapkas qu'ils portaient de travers.

Tout à coup, de la gaine ouverte Jaillit la pâleur du fer nu: Après l'éclatante livrée Parut un drap gris inconnu.

Tout prit comme une autre jeunesse En montrant un nouveau dessin: Une égologie nuit abrita dans son sein Le régiment qui parlait avant que l'aube naisse.

Les cavaliers trouvaient la paille encore chaude, Y dormaient, parlaient à leur tour.

Tout l'œuvre de la paix semblait jusqu'à ce jour N'avoir été que fraude.

Tout jouait son vrai rôle et faisait ses débuts: Le viaduc qui gronde au-dessus de l'eau verte, Et le disque qui dit que la voie est ouverte Aux trains chargés d'obus.

II.

Assis dans un estaminet, Le Belge alors fumait sa pipe. La ménagère, allait, venait, Et le monde avait pour principe, Dans un bien-vivre étroit et clair, La propreté sans défaillance. Pas une poussière dans l'air, Rien sur la briquette ou la falence Qui pût tenir leur doux éclat; De la foi, de l'indépendance, Le Christ en croix sur la crédençe, Après le travail, un bon plat, De bonne bière à plein étoupe, Un amour sain aux lèvres jeun, Et sur la carte de l'Europe Un petit peuple courageux.

Mais voici qu'un grand bruit fait trembler l'étagère. Clouée au sol, la ménagère Écoute un pichet dans la main.

Toute une armée immense est là sur le chemin, Un poing cogne à la porte, Et l'on entend une voix forte Crier soudain: "Donnez-nous les clés du jardin Qui descendent vers la Meuse, et la plaine de France!"

Puis tout se tut. Le jour conservait l'apparence D'un jour de plein été que dure le hie mar: La capucine en fleur éclatait sur le mur, Le chat léchait sa patte blanche, On eût dit un dimanche.

Mais dans ce faux loisir Les minutes profondes Ronlaient plus de soucis qu'un siècle; entre deux mondes Choisir. D'un côté, chère lie, abondance paisible, Sauf désormais, sur tout ce qui luit au soleil, Sur la cruche de grès et le bassin vermillon, Une tâche invisible;

De l'autre, la ruine et des choses sans noms, Mais une renommée aussi pure, aussi nette Qu'un carreau bien lavé dans une maisonnette.

Déjà les artilleurs délaient leurs canons: Il fallait obéir ou perdre l'espérance.

Gloire au choix que tu fis de la pire souffrance, Peuple sans haine et sans effort, Gloire à ton beau refus, gloire à ton jeune Roi.

(La suite à demain.)

UNE PARTIE DE FOOT-BALL.

Nous étions observés par un ballon, une saucisse, comme on appelle ça sur le front, leurs ballons en ayant la forme. A 5 heures, la saucisse descend, et les pruneaux s'arrêtent. On sort, et pour se dégourdir les jambes, le lieutenant propose une partie de football.

Un vieux képi, de la paille dedans, une cravate autour, et on joue. Le lieutenant jouait avant dans une équipe et il joue bien l'animal. Tout à coup, arrive le commandant, un tout neuf qui vient de Rennes. Il nous prie de continuer. Tout de suite après arrive en sifflant uno de ces marmites "pépère". Le commandant, par habitude, dit au lieutenant: "Mais ils vous tirent dessus?" Et un homme répond: "Mais non, ils sifflent les fautes." Et on continue.

Le commandant a trouvé que le moral était excellent. J'te crois!

LE PLUS JEUNE TUE A L'ENNEMI.

C'est une histoire d'hier, et navrante. Malgré la défense que lui en avaient faite ses parents, au service de M. le comte Benoist, à Fontainebleau, le jeune Gaston Huot, âgé de moins de quinze ans s'était embarqué avec un bataillon du 15e régiment d'infanterie, envoyé sur le front.

Quelques jours après son arrivée, le jeune volontaire écrit à ses parents pour leur demander pardon et pour les rassurer sur son sort. Il s'est tué hier d'avoir été accablé par ses aînés pour la défense de la patrie.

Cependant, ses parents avaient entrepris les démarches pour le faire revenir. Celles-ci étaient sur le point d'aboutir, quand la mairie de Fontainebleau fut avisée officiellement qu'après s'être conduit en héros, le pauvre petit avait été tué par un éclat d'obus, quelques jours auparavant, en Argonne. Son corps a été retrouvé et inhumé au cimetière de la Forestière.

Fournitures de Wagons Américains.

Vladivostok. — Presque chaque jour, on débarque ici un grand nombre de wagons commandés en Amérique par la Russie, afin de remédier à la crise des transports. L'Amérique a déjà livré 13,160 wagons. Ces wagons mesurent 14 mètres de longueur, pèsent 20 tonnes et peuvent porter une charge de 40 tonnes. Une de leurs particularités est que le frein se trouve sur le toit du wagon.

TEMPERATURE

Préparé par E. Charlot, Opticien, Successeur de E. J. Charlot, 28 rue de Canal, Nouvelle-Orléans, La.

Mardi 28 Mars 1916.

Table of weather data with columns for hour, temperature, and wind direction.

LE BULLETIN DU JOUR.

Suite de la 1ère page.

commerce, armés pour leur défense, comme des bâtiments de guerre ennemis. En annonçant que son maître ne tenait aucun compte des injonctions américaines, l'ambassadeur du kaiser voulait impressionner les sénateurs et les députés par la perspective d'un conflit éventuel. Ses calculs ne furent pas complètement déçus. C'est, en effet, dans une sorte d'atmosphère de panique que fut déposée la motion par laquelle les Etats-Unis se désintéressaient des Américains qui prendraient place à bord des navires de commerce armés, et il fallut le sang-froid des présidents des commissions des affaires extérieures des deux assemblées pour en empêcher le vote.

En somme, si la thésorie allemande pouvait triompher, le kaiser supprimerait de sa propre autorité les dispositions du traité de Paris de 1856, qu'il considère comme gênantes pour sa guerre sous-marine. Cette thèse, que M. de Jagow, secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, prétend égarer sur l'axiome du droit romain, en vertu duquel une loi disparaît en même temps que la cause qui l'a motivée, n'a aucune chance d'être admise par le président Wilson, qui ne saurait, en effet, accepter l'application aux conventions internationales de ce principe, qui permettrait à chacune des parties d'en exiger le respect ou de le déclarer caduques, d'après sa volonté ou selon les circonstances. Le cabinet de Washington suit imperturbablement sa voie. Le président Wilson refuse d'admettre des restrictions à la liberté de ses compatriotes, qui ont le droit de s'embarquer sur les paquebots de leur choix, sans voir leur vie exposée par le fait de la piraterie germanique. Les obstacles que certains éléments des deux chambres avaient tenté de dresser devant l'exercice régulier des pouvoirs du président de la République des Etats-Unis sont enlevés. Le comte Bernstorff et les Germano-Américains avaient très habilement fait agir toutes les influences et profité de certaines tendances parlementaires pour paralyser l'initiative que la Constitution accordait au Président en matière de politique extérieure; mais le coup a été manqué et la crise intérieure que les Allemands avaient imaginé de provoquer a été écartée. Le peuple américain, jaloux de son indépendance et hostile à toute immixtion étrangère dans ses affaires nationales, a constaté une fois de plus que les agents du kaiser ne se bornent pas à troubler le pays par leurs attentats et qu'ils hésitent pas à provoquer des conflits dont eux que le président Wilson appelle récemment "traîtres à leur nouvelle patrie", sont les complices attirés. La situation est très nette. De Berlin seul dépend une entente, qui correspond d'ailleurs aux désirs du président Wilson et du Congrès, mais qui ne saurait s'obtenir aux dépens de la liberté et de la vie des Américains. Les négociations laborieuses qui se poursuivent depuis dix mois, compliquées des incidents survenus dans l'intervalle, sont accueillies par la recrudescence de la guerre sous-marine, à une impasse, dont l'Allemagne ne peut sortir que par une capitulation, si elle veut conserver avec les Etats-Unis les relations normales que la Chancellerie de Berlin considère comme indispensables.

P. M. ERMONT.

LE JOURNAL PARLE.

Je connais un boyau dans la terre où l'on se trouve exactement à 45 mètres de l'ennemi; d'un terrier à l'autre, on s'entend parler. C'est de là que, le soir, un sergent des poilus, qui connaît toutes les finesses de la langue allemande, fait sa proclamation aux voisins. Il monte sur son talus, s'assure qu'il n'y a pas de touines qui rôdent, et il commence.

Gens d'Allemagne! Je dois à la vérité de vous apprendre de fâcheuses nouvelles; vos officiers, les connaissez, mais ils vous les cachent. Vous vous faites battre sur...

Et notre communiqué officiel y passe tout entier; ensuite, vient le rapport du régiment:

Aujourd'hui, vous n'avez pas été heureux dans vos tirs sur silhouettes mobiles; aucun rigodon pour vous, et ça n'est pas à votre élogé!

Il termine en leur souhaitant bonsoir, en leur promettant la suite à demain et, d'un bond, il saute dans sa taupinière, juste au moment où la fusillade éclate.

Voilà comment ils nous renseignent! Donnez-vous donc du mal pour leur apprendre les usages!

Parait que le genre à Mme Maillot va mieux.

On avait-il donc? Un éclat d'autobus dans le gras de la cuisse.

LETRE D'UN PARISIEN

Suite de la 1ère page.

lières pensées, où il entendait pour la troisième fois frapper trois coups de marteau, le soir de ce 13 mars, Charles Hugo, son fils, mourait frappé d'une attaque d'apoplexie dans une voiture de place, suivant la version la plus répandue quoique discutée.

Le malheureux poète assistait à la mise en bière de son fils. "J'ai baisé au front mon fils bien aimé, écrit-il, dans son carnet, puis on a soudé la feuille de plomb. Ensuite on a ajouté le couvercle de chêne et serré les écrous du cercueil, et, en voilà pour l'éternité. Mais, l'âme nous reste. Si je n'y croyais pas à l'âme, je ne vivrais pas une heure de plus."

Cette croyance est une consolation et pour rien au monde il ne faut l'enlever à ceux qui l'ont. Quelle cause de désignation pour les infortunés qui assistaient à cet effroyable désastre, la mort d'un fils et d'un grand garçon, la plus odieuse monstruosité qu'on puisse imaginer.

Que de mères, à l'heure actuelle, répètent le mot de Victor-Hugo; j'en ai entendu une de ces jours derniers, dont le fils est tombé en Champagne, demander à un prêtre:

N'est-ce pas qu'au ciel, on se reconnaît?

Le prêtre la rassurait de son mieux avec des paroles hésitantes.

Ah, voyez-vous, disait cette croyante, j'aimerais mieux renoncer au Paradis si je ne devais pas y retrouver mon fils!

Voilà des cas où ceux qui ont perdu la foi impossible à faire revivre regrettent de ne pouvoir se procurer ces rêves consolants que Victor-Hugo entretenait avec complaisance et même avec conviction.

JEAN-BERNARD.

L'ESPRIT DES AUTRES.

Savez-vous ce que je peux faire d'un épi de blé?

Non!

En le sciant, j'en fais un marchand.

Comment ça?

Oui, j'en fais un épi scié (épiciër).

FREE. We aid all who apply. If you want help—if you want employment. Call upon your Postmaster for postage-free blanks. Fill out and forward same to us. We will strive to fill your wants. Address: Distribution Branch, U. S. Immigration Service, New Orleans, La.

Whitney-Central Trust & Savings Bank. TOUTES CHOSES Sauf le Temps et la Marée. Attendent pour la personne qui a un compte en banque. Pas de tracas; pas de soucis et vous aurez de l'argent à dépenser, dans votre âge mûr, pour l'achat d'un bon fauteuil bien confortable. Le temps propice est l'instant même.

THE KREEGER STORE, Inc. MODES, LINGE DE DESSUS POUR DAMES, GANTS. LE MAGASIN DE TRADITIONS ET D'IDÉALES.

IMPERIAL SHOE STORE. LES CHAUSSURES IMPERIAL À QUATRE DOLLARS. LE PLUS GRAND MAGASIN DE CHAUSSURES DU SUD. RUES CANAL ET BOURBON.

Louisville & Nashville R. R. Co. La ligne la mieux équipée offrira le service le plus moderne de la Nouvelle-Orléans aux villes du Nord et de l'Est.

D. MERCIER'S SONS. Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales.

F. A. BRUNET. IMPORTATEUR DIRECT. HORLOGER, BIJOUTIER, JOAILLIER. 313 RUE ROYALE 313.